

La fin de l'analyse et le temps du sujet

Séminaire Permanent du 15 avril 2026

Jean-Claude STOLOFF

Au cours du séminaire permanent de 2024 j'ai proposé une présentation métapsychologique du cadre analytique : topique, économique et dynamique (i-e en termes de processus analytique).

En 2025 j'ai montré comment se déploie la parole de l'analysant dans la méthode de la « règle fondamentale » d'association libre selon les trois points de vue identifiés par le linguiste Claude Hagège : la littéralité des mots (les signifiants) leurs sens (les signifiés) et enfin leur intention vis à vis de l'interlocuteur, en l'occurrence l'analyste, selon le principe avancé par Austin : parler c'est faire, c'est agir. Ce dernier point de vue est très important pour localiser où se trouvent le transfert et le contre-transfert.

Il est à l'origine de '*l'enaction*' ou '*l'enactement*' des auteurs américains, enaction bilatérale qui se déroule dans le dialogue analytique. J'ai souligné que l'écoute de l'analyste doit se déplacer, dans la mesure du possible, selon ces trois points de vue.

Dans ce registre de la parole et concernant le sujet qui nous occupe aujourd'hui, celui du début et de la fin de l'analyse, on peut rappeler cette formule de Lacan qui donne à réfléchir : « Le sujet commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui l'analyse sera terminée. »¹

Une remarque préalable : on ne peut dissocier la fin de l'analyse de celui de ses fins, de sa finalité, de ses visées.²

Je vais procéder de la même manière en ce qui concerne le sujet du séminaire de cette année, début et fin de l'analyse, en dégageant les axes métapsychologiques perceptibles dans son évolution au sein de l'œuvre de Freud, puis chez les post-freudiens.

Avant 1920, la finalité de la cure était grosso-modo de rendre l'inconscient conscient en supprimant l'amnésie infantile. Ceci au moyen de la remémoration dans le transfert des contenus inconscients, essentiellement rêves, lapsus, phantasmes³.

¹ Lacan, Jacques, *Ecrits*, 1966, p.373

² Winnicott, D.W. (1962), *Les visées du traitement analytique, in Processus de maturation chez l'enfant, Développement affectif et environnement*, Payot, 1970, p.133-139.

³ Freud, S. (1914), *Répétition, remémoration, perlaboration*.

Ce travail psychique induit par la cure s'effectue dans le cadre théorique de la 1^{ère} théorie des pulsions opposant les pulsions sexuelles et les pulsions du moi, dites aussi d'auto-conservation.

Il se fonde également sur la 1^{ère} Topique qui subdivise l'appareil psychique en un système inconscient, préconscient et conscient. Cet objectif très ambitieux, rendre l'inconscient conscient, lever intégralement l'amnésie infantile, va rencontrer des obstacles.

Ceux-ci s'organisent, selon Freud, autour des agir en séance et hors séance : on les nommera, *Agieren* en allemand, *Acting-out* en anglais, Passages à l'acte en français. Lacan plus tard résumera cette problématique en disant que la cure est une mise en acte de l'inconscient. Le patient agit au lieu de se souvenir : premier obstacle.

2^{ème} obstacle : le transfert érotisé, le transfert négatif agressif, la « *croix du transfert* », qui supplantent un transfert positif modéré supposé constituer la condition la plus favorable pour la cure.

Et ce n'est pas tout : A partir de 1920 Freud décrit une réaction thérapeutique négative. Les progrès de l'analyse se traduisent par des régressions de plus en plus massives interdisant la terminaison des traitements. C'est à partir de ce point que Freud va décrire un « au-delà du principe de plaisir » et modifier sa théorie pulsionnelle dans laquelle il oppose désormais pulsion de vie (Éros) et pulsion de destruction et de mort (Thanatos)

Mais entre-temps, en 1914, se produit un événement théorique décisif : L'introduction du narcissisme qui va faire éclater la 1^{ère} Topique.⁴

Désormais le Moi -nous sommes en 1923- n'est plus considéré comme une instance non sexuelle, elle est infiltrée par la libido, notamment auto-érotique, et c'est l'introduction d'une 2^{ème} topique dans laquelle le Moi n'est « plus maître dans sa maison » et devient pour une grande part inconscient et libidinal. Ce changement sera explicité et prolongé dans la célèbre 32^{ème} conférence.

Avec cette introduction du narcissisme et les modifications quasiment simultanées de la théorie pulsionnelle et des topiques la question des buts, des finalités et de la fin des traitements analytiques vont changer radicalement. Ils vont aboutir en 1937 à l'article : « L'Analyse finie et l'analyse infinie »⁵

C'est dans ce texte que Freud va donc se pencher sur les difficultés à terminer les analyses en tenant compte de la 2^{ème} Topique et de sa nouvelle théorie pulsionnelle, et en donnant toute sa place à la pulsion de destruction (mort, agression, destruction)

La nouvelle « *croix du transfert* » s'origine dès lors dans le rôle joué par le moi et ses mécanismes de défense inconscients (Freud va s'appuyer sur les travaux de sa fille Anna qui les détaille dans son livre, *Le moi et ses mécanismes de défense*, paru à peu près à la même époque : isolation, déni, clivage essentiellement. Freud y ajoute une mystérieuse *viscosité* de la libido. Désormais, c'est à un moi déformé par ces divers mécanismes que l'analyste est confronté. Il va donc falloir tenir compte

⁴ Freud Sigmund (1914) *Pour introduire le narcissisme*.

⁵ Freud, S., L'analyse finie et l'analyse infinie, *OCF.P*, XX, p.17-25

d'un obstacle essentiel aux progrès de la cure : ce moi inconscient qui n'est plus maître dans sa maison et qui, associé à la pulsion de destruction, va en quelque sorte conduire le processus analytique à tourner en rond.

Freud montre alors que l'analyste est confronté, contrairement au début de son œuvre, non pas à la seule analyse de l'inconscient, du ça, mais aussi du moi.

Désormais le processus analytique va donc comprendre « un fragment d'analyse du ça, conjointement à un fragment de l'analyse du moi » et de ses défenses qui se manifestent dans les résistances de transfert. Freud ajoute que l'étiologie traumatique reste la plus favorable à un dénouement « heureux » de l'analyse. Peut-être parce que dans ce cas l'analyse du conflit inconscient, comme dans l'hystérie, est plus directe, et court-circuite le moi ? Mais l'expérience montre que cette issue positive est loin de pouvoir être généralisée.

Cependant il existe dans les deux façons d'envisager le problème de la fin de l'analyse, et c'est très important, une insistance sur le point de vue économique. Dans les deux cas il justifie la conduite du travail en forte intensité avec des séances fréquentes dans la semaine et sur une durée relativement longue. La nécessité de la perlaboration reste donc essentielle pour différencier la psychanalyse d'autres formes de psychothérapie et l'ambition reste importante, puisqu'il s'agit, ni plus ni moins que de « modifier le refoulement originaire en mettant fin à l'excès de facteur quantitatif ». Le but final reste bien non la suppression, mais le « domptage de la pulsion ».

Il convient donc, selon Freud, de tenir compte du facteur constitutionnel et de sa force, et peut-être des âges de la vie qui modifient la force économique des pulsions et rendent la tâche analytique toujours à reprendre.

Comment se pose dès lors pour Freud la question de la fin de l'analyse à la fin de son œuvre ?

Celle-ci se termine « lorsque l'analyste et le patient ne se rencontrent plus pour la séance de travail analytique. »⁶

Formule qui être perçue comme une tautologie.

Pour parvenir à cette décision deux conditions : que le patient ait surmonté suffisamment ses symptômes mais aussi que l'analyste juge que tant de refoulé ait été rendu conscient que l'on n'ait à redouter la répétition des processus pathologiques. (Point de vue prophylactique) Si ces deux conditions ne sont pas réunies on parlera « d'une analyse incomplète plutôt que d'une analyse inachevée. »

Cependant Freud, note a contrario, que l'objectif d'atteindre une normalité psychique absolue est un but ambitieux mais rarement atteint.⁷

⁶ Freud, S., *op cit*, p.20

⁷ Freud, S., *op cit* p.20-21

Il faut tenir compte « des états intermédiaires, toujours des parties résiduelles qui restent à la traîne, de modifications partielles et plus ou moins incomplètes ». ⁸

Ne peut-on pas y voir l'acceptation d'une forme d'inachèvement plus ou moins inévitable de la cure analytique ? Une sorte de « résultat suffisamment bon » conforme au vieil adage selon lequel « le mieux est l'ennemi du bien » ?

Mais comment juger le moment où un résultat, disons suffisamment bon, a été obtenu ?

Freud ajoute à la fin de son article que ce qui fait de notre métier un métier impossible c'est que nos analyses butent sur un roc biologique indéracinable qui serait le refus du féminin pour les deux sexes. Cela pose une question: Si on va au-delà, ne peut-on pas voir dans ce roc biologique un déni de la mort et de la finitude qui constituent pour l'être humain la blessure narcissique par excellence ? Le féminin dans beaucoup de cultures est souvent identifié à la mort. Freud parle à propos du féminin d'un continent noir et dans le *Thème des trois coffrets* il montre qu'à un moment donné mort, mère et femme se confondent. D'autre part dans *Inhibition, symptôme angoisse* (1926) Freud souligne que derrière l'angoisse de castration se profile l'angoisse de mort et la détresse la plus absolue (*Hilflosigkeit*). Ce roc se situerait donc comme une blessure du moi, sans doute inacceptable et s'intégrant dans les « 3 blessures » identifiées par Freud la blessure cosmologique, biologique et psychologique. Nous sommes donc en ce qui concerne la fin de l'analyse non seulement renvoyés au refus du féminin, mais surtout à l'analyse du narcissisme du moi.

Si on garde en tête ce constat d'inachèvement relatif de l'analyse comment le problème va-t-il se situer pour les auteurs post-freudiens ?

J'étudierai 4 grands courants :

- 1- L'*Ego psychology* qui a voulu se situer dans une filiation directe du texte de Freud avec des figures d'élèves et d'analysants directs de Freud, Hartmann, Kris et Lowenstein, ainsi qu'Anna Freud.
- 2- Lacan.
- 3- Winnicott et Kohut.
- 4- Enfin Piera Aulagnier

1- L'*Ego psychology* va s'engouffrer dans l'analyse des défenses et des résistances du moi et en faire le B à Ba de la cure. Dans quel but ? Dégager le moi de sa partie la plus inconsciente pour y faire réapparaître ses capacités de synthèse, ses aspects les plus fonctionnels et adaptés au principe de réalité. « Un moi aconflictuel, libre de conflits » selon la formule consacrée. Rappelons que pour Freud ce qui distingue l'analyse (défaire, délier) de la psychothérapie c'est que cette dernière table sur des psycho-synthèses (construire rétablir). Retour donc au moi de la 1^{ère} topique comme instance a-

⁸ Freud, S., *op cit*, p.29

conflictuelle et non libidinale, négligeant le scepticisme de Freud concernant un supposé moi normal. « Un moi normal comme la normalité est une fiction d'idéal »⁹
C'est dans toute cette période que beaucoup d'instituts de psychanalyse vont centrer la formation de l'analyste sur la technique d'analyse des résistances.

2- Cette vision de l'*Ego psychology*, qui à l'époque était un courant dominant aux États-Unis, sera combattue par Lacan, dans toute une série de textes et de séminaires durant les années 50. Il s'agit selon lui « de résister aux résistants ». Il critique l'*Ego-psychology* dont la visée serait, de fixer comme but à l'analyse une identification à l'analyste en tant qu'emblème d'adaptation et de normativité, y compris à ce qu'il appelle « The american way of life ».

Pour Lacan, dans ce registre de la finalité de la cure, l'objectif va devenir beaucoup plus ambitieux que celui de Freud. Il s'agit d'aboutir à un point de non-retour, séparant radicalement l'analyse d'autres formes de traitement psychique. Ni plus ni moins que de traverser les plans de l'identification, de l'imaginaire et de son phantasme, désigné comme phantasme fondamental et surtout « ne pas céder sur son désir » en étant apte à traverser pour l'analysant en fin d'analyse une expérience de *désêtre* proche de l'*Hilflosigkeit* : « Au terme de l'analyse didactique le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu...ie « l'expérience dernière de l'*Hilflosigkeit* »¹⁰

Selon Lacan ce franchissement du plan de l'identification est possible. « Tout un chacun de ceux qui l'ont vécu avec moi (sic)¹¹, dans l'analyse didactique sait que ce que je dis est vrai »¹²

Dès lors c'est l'analyse didactique (celle pour devenir analyste) qui constituera pour Lacan l'analyse pure, «son nec plus ultra, »au détriment de la psychanalyse thérapeutique qui en serait une variante incomplète.

La Passe (proposition d'octobre 1967 est censée repérer ce passage dans un au-delà des identifications du phantasme et de l'imaginaire). Cette proposition entraînera le départ d'élèves proches de Lacan (Piera Castoriadis-Aulagnier, François Perrier, Guy Rosolato, Jean Paul Valabrega) puis la fondation d'une nouvelle association de psychanalyse, *Le Quatrième Groupe*, qui va s'inscrire en faux contre cette hiérarchisation des analyses, (i-e, analyse thérapeutique vs analyse didactique). On peut donc observer que par rapport à la vision beaucoup plus sceptique de Freud, Lacan cherche à radicaliser la question de la fin de l'analyse en visant un point de vérité, qu'il appelle le désir de l'analyste, un au-delà de l'identification et du phantasme, en-deça duquel l'analyse serait incomplète.

⁹ Freud, S, *op cit*, p.36

¹⁰ Séminaire sur l'*Ethique de la psychanalyse*.

¹¹ Note personnelle.

¹² Lacan, Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p.245

Peut-on sortir de cette aporie consistant à vouloir déterminer très exactement à partir de quel moment il y a fin d'analyse ou pas ?

Nous avons vu que pour Freud une telle détermination est problématique.

Pour avancer dans cette discussion je vais m'appuyer maintenant sur les apports de Winnicott et de Heinz Kohut

3- D.W.Winnicott ouvre une voie théorique qui peut se situer comme une troisième topique. Il distingue en effet un self (un soi), du moi.

Le self est une entité psychosomatique qui émerge des relations du sujet avec son environnement se démarquant ainsi, avec tout le « *Middle Group anglais* » (Bowlby, Balint, Bion), de la notion de narcissisme primaire.

Il montre avec toute son expérience de pédiatre et de psychanalyste qu'un « *bébé seul cela n'existe pas* ». Le self subit donc tous les aléas de ses relations avec l'environnement et éventuellement des distorsions de ces interactions. Ainsi avec de nombreux exemples il montre qu'un **faux self** ayant pâti de ces distorsions peut se constituer.

Kohut fondateur du courant de la *Self-psychology* aux Etats- Unis va tirer toutes les conclusions de l'introduction cette 3^{ème} Topique dans le développement de la cure dans un texte célèbre tiré de sa propre expérience personnelle : les 2 analyses de Mr Z¹³.

Il montre comment une analyse menée selon la conception de l' « Ego psychology » peut tourner au rond, si on ne distingue pas le self du moi.

Menée selon ces critères, l'analyse aboutira à une pseudo-adaptation du sujet en faux self, par exemple, l'identification du patient à son parent malade. L'analyse aurait comme but, dans une véritable **expérience correctrice**, de laisser advenir le vrai self jusqu'ici piégé dans une aliénation à l'objet.

Faudrait-il alors modifier la formule canonique décrivant le but de la cure : « *Là où était ça, du self, ou mieux du vrai self doit advenir* » ?

Ou bien, la question n'est-elle pas, selon Winnicott, non « *to be or not to be* », mais « *being or not being* » ?

Cette dernière formule me semble tenir compte des changements psycho-corporels auxquels une analyse peut aboutir, en relation avec le self comme entité psyché/soma dont dépendent des rythmes psycho-biologiques de base liés à l'homéostasie somato-psychique, et nous verrons plus loin en quoi ces rythmes sont importants pour la constitution d'un sentiment de durée interne au Sujet. En tous cas ces modifications du self me paraissent cohérentes avec l'objectif de modification des refoulements

¹³ Kohut, H, *Les deux analyses de Mr Z*, Navarin, 1985

originaires, « mettant fin à l'excès du facteur quantitatif » dont parle Freud pour désigner l'objectif de la thérapie analytique.

4- Piera Aulagnier dans un registre différent, mais pas forcément opposé à Winnicott et Kohut, va nous permettre d'ouvrir une nouvelle voie quant au destin du processus analytique.

Nous avons vu que l'ambition de Lacan était que le sujet en analyse puisse enfin se dégager, non des seules identifications aliénantes, mais du processus même de l'identification.

Piera Aulagnier qui s'est démarquée de Lacan, sur ce point, va montrer que pour tout sujet humain il est impossible de sortir du cercle de ses identifications. Elle va indiquer que la vie psychique est constituée par un processus continu d'identifications et de désidentifications successives.

C'est un processus permanent, dynamique du Sujet qui lui permet de se dégager d'identifications fixées et aliénantes, pour s'engager dans de nouveaux projets identificatoires, selon les conflits et symptômes que tout sujet va rencontrer au cours de son existence (par exemple : enfance, adolescence, âge mur, vieillissement, entre autres). Pour elle il s'agit donc bien de distinguer les identifications imaginaires, des identifications symboliques à un « *discours de l'ensemble* » et de la société à laquelle le Sujet appartient. Elle écrit : « Le Sujet idéal n'est pas identique au moi idéal ou à l'idéal du moi : il réfère au sujet du groupe.. »¹⁴

C'est donc, une plus grande mobilité sur l'échiquier de ses identifications que la cure peut apporter au Sujet. C'est pourquoi, ajoute Piera Aulagnier : « Entre le Je et son projet doit persister un écart ..entre le Je futur et le Je présent doit persister une différence.. un x qui doit rester manquant. »¹⁵ Cette différence permet que la relation du Sujet à la temporalité se modifie au cours d'une analyse.

Cette vision me semble plus compatible avec les considérations de Freud quant à un certain inachèvement inévitable, de l'analyse et souvent la nécessité de sa reprise périodique. Tous les cinq ans, nous dit-il, concernant les analystes.

Mais arrivé à ce point il me semble important en effet de souligner dans les cas de succès de l'analyse, les modifications qui s'emparent de la temporalité interne du Sujet au décours d'une analyse. Ce que dans mon titre j'appelle **le temps du Sujet**. Dès le début de la vie le sujet humain aura à négocier entre son temps intérieur, sa durée interne, son propre *Kairos* (le temps opportun des grecs) et le temps (*Chronos*) imprimé sur lui par son environnement. Il me semble que c'est cette négociation que la cure analytique peut contribuer à faciliter.

On pense évidemment aux idées de Henri Bergson sur l'écart existant entre temps et durée dont, dit-on, Marcel Proust s'est beaucoup inspiré dans la « *Recherche du temps perdu* ».

Un exemple de cette occurrence temporelle se trouve par exemple lorsque le sujet en analyse est confronté à un choix à faire ou à une décision, y compris celle de mettre fin à sa cure.

¹⁴ Castoriadis-Aulagnier, P, *La violence de l'interprétation , du pictogramme à l'énoncé*, PUF, p.188

¹⁵ Castoriadis-Aulagnier, P, *op, cit*, p.197

Voici ce que dit Bergson sur ce temps du Sujet. « Agir librement c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la pure durée »¹⁶. Être dans le *Being* plutôt que dans le *to Be* ? « L'Acte libre se produit dans le temps qui s'écoule et non dans le temps écoulé ».¹⁷ Qu'en est-il de la question soulevée par Freud des décisions importantes que le Sujet doit s'abstenir de prendre avant la fin de l'analyse, thème très présent dans ses premiers écrits techniques ? Si l'on suit Bergson est-elle à mettre en rapport avec cette modification de la relation du Sujet au temps, à son temps interne et subjectif ? En effet pour mieux saisir cette notion de temps subjectif Bergson propose « de se reporter par la pensée à ces moments de notre existence où nous avons opté pour quelque décision grave (comme la décision de fin d'analyse ?), moments uniques dans leur genre « ... » car ils représentent des phases de notre durée réelle et concrète, de la durée hétérogène, de la durée vivante »¹⁸ C'est cette question de la temporalité qui peut et doit se modifier lorsque jusque-là indexée, entravée, aliénée, le Sujet peut enfin s'ouvrir et advenir à de nouveaux projets identificatoires et ainsi de suite, la vie durant.

Cette nouvelle temporalité est un indice important à prendre en compte comme modification du Sujet au temps, à son temps.

Peut-on dire à l'égal de Freud que l'inconscient ne connaît pas le temps ? Ou bien s'agirait-il surtout du temps chronologique, non du temps subjectif ? Dans son texte de 1925 sur *l'Ardoise magique*, Freud décrit le processus de refoulement en le comparant au fonctionnement d'une ardoise magique et à l'alternance de recollement et de décollement des deux feuillets qui la composent. Il écrit que ce processus alternatif est à l'origine de la représentation du temps, mais sans en dire plus. Peut-être, puisqu'il met ce mécanisme sur le compte du refoulement, sommes-nous au plus près du temps de l'inconscient qui se distingue du temps chronologique de l'horloge ?

Au cours de l'analyse le sujet devrait pouvoir se dégager de *Chronos*, d'un temps figé, chronologique, pour accéder à son *Kairos*, à son propre temps opportun. C'est pourquoi il est si important de maintenir la fixité du temps de la séance pour que se mesure l'écart entre le *Kairos*, le temps du patient et le *Chronos* du temps chronologique de la séance.

Une des critiques majeures que je ferais à la technique de la scansion initiée par l'analyste, telle que l'a promulguée Lacan, est qu'elle devance le temps du Sujet pour privilégier celui de l'analyste.

Pour aller dans le sens de Bergson le sujet doit pouvoir se conformer non seulement à un temps extérieur, *Chronos*, mais aussi à sa durée intérieure. Cette donnée est-elle susceptible de se modifier dans nos analyses actuelles qui se déroulent dans une société où le temps de plus en plus accéléré mise sur une forme de *présentisme*, alors que le traitement psychanalytique table, lui, sur patience,

¹⁶ Bergson, H, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF, p.174

¹⁷ Bergson, H, *op cit*, p.166

¹⁸ Bergson, H, *op cit*, p.179

longueur du temps, perlabotation ? ¹⁹ N'est-ce pas aussi cette dimension temporelle qui peut se trouver entravée dans l'analyse dite à distance ? (*Télé analyse*)

En ce qui concerne la décision de fin d'analyse je dirais qu'il y a un idéal : que le sujet lui-même choisisse la bonne fin pour lui.

Qu'elle ne lui soit pas imposée de l'extérieur par son analyste en l'occurrence, ou quelque événement extérieur.

Quelques mots de patients alors que le terme de l'analyse approche : « c'est comme un fruit mûr qui tombe de lui-même », « j'arrive au bout de quelque chose », « avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure ». On pourrait donc proposer une nouvelle modification de la formule de Freud : *Là où était ça (le passé du je), je serai (le projet du je) doit advenir* »

Mais cet accès au projet n'est jamais définitif. Les aléas que nous rencontrons dans la vie n'excluent jamais que nous retombions dans un blocage du processus identificatoire qui refermera la possibilité de se projeter dans un avenir. D'où cette préconisation de Freud sur la nécessité de reprendre l'analyse, afin que l'analyse personnelle devienne « de tâche finie, une tâche infinie »²⁰ Cependant cet idéal de fin d'analyse n'est pas toujours possible à obtenir. N'oublions pas la formule de Ferenczi : tout analyste ne pourra mener son analysant au-delà d'un point qu'il n'aura pas pu atteindre lui-même, ce qui pose la question des entraves contre-transférentielles à un acheminement d'une analyse vers sa fin. Et Freud l'admet : « Souvent les analystes n'ont pas atteint le degré de normalité psychique auquel ils veulent éduquer leur patient »²¹

Faut-il parfois précipiter la fin de la cure, par exemple lorsque nous sommes en présence d'une forme d'« addiction » à l'analyse ou bien quand le patient attend de l'analyse une sorte de sésame qui lui éviterait de devoir agir ? Ferenczi affirmait que tant que l'analysant vient à ses séances c'est qu'il a de bonnes raisons d'y venir. Selon lui l'analyse est comparable à un processus naturel avec son début et sa fin. Je laisse ouverte cette question difficile que Freud lui-même a expérimentée avec *l'Homme aux loups*.

Toute analyse comporte des résidus non analysés qui peuvent se réactiver selon les circonstances de la vie et requièrent une reprise de l'analyse. Et pas seulement chez les analystes malgré ce qui est visé : une capacité auto-analytique, qui n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elle se déroule dans le cadre d'un transfert adressé à un autre. Car « *nul ne peut être tué in absentia ou in effigie* ».

Aux premiers temps de la thérapie analytique on pensait que le transfert pouvait être liquidé. C'est peut-être vrai avec cet analyste-là, ici et maintenant.

Mais il en reste toujours un reliquat utilisable pour une nouvelle expérience analytique car il faut différencier le transfert imaginaire avec l'analyste en personne, transfert qui peut être dénoué, du

¹⁹ Cf Les travaux de l'historien François Hartog.

²⁰ Freud, S., *op cit*, p.51

²¹ Freu, S., *op cit* p.49

transfert symbolique (Lacan) ou du transfert de base (Parat) qui est une disposition générale de l'être humain, une adresse à l'Autre qui persistera et accompagnera le Sujet la vie durant.

C'est sur la pérennité de ce transfert de base que repose sans doute la possibilité de reprendre l'analyse. Pour Jean Laplanche l'analyse, même si elle est bornée, est infinie comme le processus auto-interprétatif du sujet. Mais cet infini ne doit pas signifier que comme cure elle doive être infinie.

Selon lui cette fin ne marque pas la liquidation ou la dissolution du transfert, mais plutôt son transfert dans ce qu'il appelle « *un transfert de transfert* ».

C'est pourquoi, ajoute-t-il, ce temps de terminaison ne doit pas être manqué, sans quoi on est reparti pour un nouveau cycle, une nouvelle spire de la spirale »²².

En effet, avant l'heure c'est pas l'heure, et après l'heure c'est plus l'heure..., ou comme dit le poète :

« Vienne la nuit, sonne l'heure
Les jours s'en vont, je demeure ».²³

²² Laplanche, Jean, *Nouveaux fondements de la psychanalyse*, PUF, 1987, p.159-160.

²³ Guillaume Apollinaire.